

JOURNAL DES JOURNÉES N° 54

le samedi 7 novembre 2009, édition de 7h 59

L'ÉVÉNEMENT

par Esthela Solano-Suarez

*« L'esprit de la conversation
consiste bien moins à en montrer beaucoup
qu'à en faire trouver aux autres... »
Jean de La Bruyère, Les Caractères*

Nous assistons à un de ces moments fastes, prodigieux, dans la vie de notre Ecole. Nul ne doute qu'il s'agit d'un événement. Voulant faire des prochaines Journées un événement, Jacques Alain Miller a produit déjà l'événement, déchaînant les foudres du désir, convoquant chacun et chacune à s'exprimer, libérant la parlure de son bâillon d'inhibition, faisant émerger ici et là une myriade de talents, animant une conversation et ouvrant un débat qui nous concerne tous, parce qu'il y va de l'avenir de la psychanalyse.

Dans notre petite planète analytique, rien ne sera plus comme avant, après l'événement. C'est ça l'événement, une coupure, que de son tranchant délimite un avant et un après tout en transformant la surface qu'elle découpe. Mais cette coupure, il fallait la produire. Et sa production relève de l'acte.

L'invention a consisté à déclarer que tous, sans exception, pouvaient parler, ou étaient invités à parler, depuis leur place d'analysant. À cet appel, chacun et chacune a répondu mettant à l'œuvre ses qualités les plus exceptionnelles, mettant à plein jour son talent. On a vu alors monter au zénith de l'Ecole une Voie Lactée d'exceptions.

L'événement nous permet d'apprécier qu'il ne s'agit point de faire appel au savoir et aux compétences des analystes, mais de convoquer les analysants analysés, ou les analysants en analyse, à dire leur parcours, à mettre à ciel ouvert le plus singulier d'une expérience, afin de tirer, dans l'après-coup, un enseignement qui vaut comme effet de formation prenant la valeur d'un bien commun. C'est ainsi que l'Ecole peut contribuer à dissiper « l'ombre épaisse » qui recouvre le passage de l'analysant à l'analyste.

L'événement permettra de cerner « le réel en jeu dans la formation même du psychanalyste ». Force est de constater que la partie nous ne la jouons pas avec l'universel, parce que L'analyste, comme La femme, n'existe pas. La partie se joue au Un par Un, là où est possible de se dire, de Bien dire, comment un parlêtre est venu à savoir son indépassable ratage face au réel, dont le sinthome est la réponse singulière. Il saura alors, qu'il n'aura rien d'autre à mettre sous la dent pour réussir à tenir convenablement la place d'analyste.

L'événement fait Programme, où chacun trouve sa place. Programme dédoublé, comportant deux moments qui font partie du même événement : Paris et Rennes. Je n'y vois pas une hiérarchie. Qu'ils soient pragmatiquement distincts dans le temps et le lieu, cela ne comporte pas forcément un ordre, une ordination. Ces deux moments relèvent de la puissance cardinale. En ce qui concerne Paris, l'ordre de nos habitudes a été fondamentalement bouleversé. Foin de distinction ni de prérogative, ni de place privilégiée accordée à la hiérarchie et au gradus. Ils seront tous, les uns avec les autres, les uns à côté des autres : les analysés –au moins pour un certain temps– et les analysants, les membres de l'Ecole et les non– membres, les A.E. nommés et les A.E. à venir, rangés selon l'ordre distinctif d'une énonciation.

Il sera dès lors vérifié que, l'analyste n'étant pas une entité en soi, ayant la consistance et la permanence d'une identification, il ne peut que se déduire des conséquences de l'acte analytique, dans l'après–coup, effet du temps qui lui est radical. Dans ce sens, l'expérience analytique a la valeur du Jugement Dernier, puisque c'est à cet endroit seulement, dans le discours qui fait lien analytique, que l'ex–sistence du psychanalyste s'en déduit. En conséquence, se croire analyste, croire être un analyste, ou s'y croire, comporte la méconnaissance du réel en jeu, voire sa négation systématique. On y croit par contre, au symptôme. On croit qu'il dit quelque chose, et à cet égard, chacun pourra témoigner du point où il en est, dans le travail d'élucidation de sa jouissance opaque, celle qui exclue le sens. Une communauté ainsi rassemblée, à partir de ce qui se produit dans l'analyse comme différence absolue, s'inscrit à l'opposé d'une communauté d'idolâtres groupés au tour d'une hiérarchie totémique.

Vulgaire Illustre et fol penser

« *Quid illuminans et illuminatum prefulgens* »

Dante, *De vulgari eloquentia*

« Ce qui donne lumière et qui, illuminé, resplendit » caractérise, d'après Dante, la langue poétique. Il prend la défense du Vulgaire Illustre, langue poétique, se dressant contre le latin des doctes, langue de l'auctoritas, langue du Père et des Pères de l'Eglise, détentrice du savoir. La langue vulgaire, n'étant pas comme le latin, soumise à la régulation grammaticale et rhétorique, était méprisée par les Docteurs, et considérée comme inapte à transmettre le savoir canonique, stabilisé dans le dogme par l'auctoritas de la tradition.

Nous pouvons reconnaître dans le Vulgaire Illustre de Dante, ce que Lacan appelle la lalangue. En revanche, le latin, langue de l'auctoritas dogmatique, comporte « une élucubration de savoir sur la lalangue », à titre de langage. Dante l'exprime très clairement : « En plus bref, j'affirme, dit-il, que la langue vulgaire est celle qui s'apprend sans aucune règle, en imitant la nourrice. De cette langue, en dérive une secondaire, que les Romains appelaient grammaticale. » (DVE–I, 1,2–3)

A partir de cette distinction, Dante différencie d'une part , le registre de l'auctor , qui est celui qui manie la langue du pouvoir, le latin, exerçant son auctorité de doctor,dans la transcription et le commentaire de la parole divine , et d'autre part le

poète, qui, lui dans sa pratique de la langue vulgaire n'est pas auctor, mais autor. Autor provient du verbe avieo, qui signifie « lier ». Le poète, en tant que autor, est un lieur de paroles. Dans ce sens il n'est pas celui qui crée, mais celui qui trouve (troubadour) le lien entre les mots, pour exprimer son fol penser. Le poète est un artiste, et son art relève d'un savoir y faire avec la langue maternelle .

Suivant cette distinction introduite par Dante, nous pouvons dire que l'événement des Journées, convoque non pas les auctors, mais les autors, non pas les doctes, mais les poètes. Ils sauront dire les trouvailles de la lalangue, là où ses résonances impactent et criblent le corps, faisant traumatisme et produisant les effets dont chacun provient comme parlêtre , n'ayant d'autre support face au réel que l'artifice du symptôme. C'est alors que chaque analyse, conduite jusqu'à son terme, démontre que la tragédie du symptôme relève de la comédie, de la Divine Comédie des semblants face au réel.

L'autorité, dans l'Ecole de Lacan, n'est pas accordée au détenteur d'une langue consacrée, d'un savoir mort et dogmatique. L'autorité pour Lacan résulte du contrôle, « le contrôle des capacités » qui, n'étant pas ineffable, constitue l'épreuve, d'après lui, où « l'autorité se fait reconnaître ». Les Journées de l'Ecole auxquelles nous assisterons, auront la valeur d'une mise à l'épreuve des effets de formation, aussi bien que du contrôle de la formation qu'elle dispense, contrôle, cette fois-ci, ouvert à un grand public.

Texte reçu le 3/11 à 15h 49

(A suivre dans le document attaché, avec l'étiquette < 54-ESTHELA >)

2010

CHAMP FREUDIEN

*collection dirigée par Jacques-Alain et Judith Miller
aux éditions du Seuil*

Jean-Claude Maleval

L'Autiste et sa voix

Bien que l'on se soit longtemps représenté l'enfant autiste comme un être muet se bouchant les oreilles, les cliniciens ont constaté que la voix constitue un objet pulsionnel auquel il porte une attention particulière : beaucoup d'autistes s'interrogent sur le mystère de la parole en plaçant la main sur la gorge de leur interlocuteur, certains cherchent à faire parler des objets à leur place, la plupart témoignent d'un intérêt marqué pour la musique et les chansons. S'ils tiennent leur voix en réserve, soit par le mutisme, soit par l'effacement de l'énonciation, c'est en raison de la crainte d'avoir le sentiment d'être vides s'ils la faisaient servir à l'appel. Cette non-cession de la jouissance vocale a pour conséquence des manières spécifiques de composer avec le langage, allant d'une langue de signes désaffectivée, mai propre à l'échange, à des langues privées servant peu à la communication. Quelques remarquables témoignages d'autistes de haut niveau permettent maintenant de mieux s'orienter dans la clinique classique de l'autisme telle qu'elle fut dégagée par Kanner. Leurs expériences attestent que les méthodes qui les aident le mieux sont celles qui ne sacrifient pas l'individualité et la liberté du sujet, mais savent prendre appui sur ses inventions et ses îlots de

compétence. **Octobre 2009, 342 p., 23 €**

Jean-Claude Maleval est psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne, membre de l'Association mondiale de psychanalyse et professeur de psychologie clinique à l'université de Rennes-II. Il a notamment publié La Forclusion du Nom-du-Père (Seuil, 2000), Logique du délire (Masson, 1996), Folies hystériques et psychoses dissociatives (Payot, 1981).

À paraître

Sonia Chiriaco, *Le Désir foudroyé*

Philippe De Georges, *Mères douloureuses*

Philippe Hellebois, *Histoires salées*

Jacques-Alain Miller, *Fréquence Freud*

Jean-Claude Maleval, *Etonnantes mystifications*

Etc.

Jacques Lacan

XIV – *La Logique du fantasme*

XV – *L'Acte psychanalytique*

XIX – *... ou pire*

XXI – *Les Non-dupes errent*

XXII – *RSI*

XXIV – *L'Insu que sait de l'une-bévue, s'aile à mourre*

XXV – *Le Moment de conclure*

FULGUR

par Roger Wartel

Rencontrer la psychanalyse ? 1962 n'est pas 2009. Et pourtant, y aurait-il des points articulaires qui lient ces dates ?

1962, rebuté par la chirurgie, voici que la neurologie s'impose à moi. Elle était à cette époque très peu instrumentale. On la disait "pure" et elle donnait des satisfactions parfois exaltantes dans ce rapport secret que l'on levait entre une manifestation et sa révélation anatomique. Mais ça restait un peu sec.

Vint la psychiatrie, d'obligation pour prétendre au summum de la neurologie. J'ai aimé cette discipline aussitôt qu'elle eût rencontré l'attrait entretenu par la fréquentation de Maupassant, de Barbey d'Aurevilly, de Nerval, et puis de Bernanos. Bien d'autres encore. Or la psychiatrie de cette époque faisait apparaître de véritables romans et je n'hésite pas à dire que les "personnages" qui se présentaient, l'on pouvait les aimer. Aimer est un mot crucial.

Sans doute est-ce là un ressort car, de la même façon qu'il y avait des rapports saisissables en neurologie il devait bien y avoir des rapports saisissables entre les propos des personnes que nous rencontrions et une construction camouflée. Des convergences, des articulations, au-delà de l'anecdote. Il n'était plus question de la collection de similitudes, efforts de la neurologie, mais de l'émergence d'autant d'originalités.

"Détruire généralement toutes mes anciennes opinions" (Première Méditation), tandis que j'étais traversé de longtemps et de façon répétitive d'une autre formule empruntée aux Méditations : "il y a plus de différences d'un homme à un autre homme que de l'homme à l'animal".

Il faut insister sur l'impact qu'a pu avoir l'article des *Temps modernes* où Roman Jakobson effaçait toute une tradition d'anatomie pour imposer une nouvelle lecture des aphasies. Nous commençons à parler de structure.

Curieusement l'enthousiasme déclenché par Jakobson se répercutait à l'infini dans la psychiatrie telle que je la vivais, avec l'idée qu'il devait bien y avoir une organisation d'un même ordre dans un fatras clinique apparent. La chance a voulu que je fréquente alors des gens éminents qui m'ont dit "faut lire Freud".

Les entretiens cliniques prenaient dès lors une autre tournure car il n'était pas question, évidemment, d'aimer chacun comme un apôtre, mais de déceler, sans jamais y atteindre, ce point particulier, organisateur, qui justifiait beaucoup plus que l'attention. S'il y avait chez tel et tel une sorte de convergence, de noeud, de zone étrangement obscure, je percevais bien que ce nodus, je devais moi aussi en avoir un dans ma poche. Il se manifestait déjà, et par le renoncement à la neurologie classique, et par les repérages dans les cas cliniques. J'entrai en analyse avec un certain élan qui bientôt deviendrait l'aiguillon d'un combat. Car je n'ai jamais fait de la psychanalyse, encore moins maintenant que jamais, autre chose qu'une conviction, un combat, une volonté de transmission, de conversion, une intransigeance qui n'a pas été sans me retomber sur le nez, taxé de déraison.

En vérité l'analyse ne m'a pas apuré de telles exigences, transmission, conversion. Comme si à les tamiser, à la manière d'un orpailleur, se débourbaient des fragments irréductibles. Le combat, qui fut de façon désordonnée une passion, une ferveur, une ardeur, prenait tout à coup une force orientée. Le hasard heureux voulait que dans ma province se fût l'Ecole freudienne de Paris, "la freudienne" comme on disait, qui s'imposa. Et qu'émergea bien sûr le nom de Lacan, avec *les Cahiers pour l'analyse* et la revue *La psychanalyse*. Restait à rencontrer Lacan, au-delà de la rue d'Ulm et de la fac de Droit.

Curieusement je n'ai osé franchir sa porte qu'en 1976. Une pusillanimité. Un boulet, la crainte imbécile de ne pas être à la hauteur m'avait retenu.

XXI^e siècle, les temps ont-ils changé lorsqu'il s'agit de devenir analyste ? Soyons clair, tout a changé : à l'Université avec la virulence exacerbée des adversaires, dans

la société avec un appel amplifié au recours, en politique encore.

Or , tout ceci n'est que ronron depuis 1900.

Mais alors, pour ce qui me concerne, rien n'a changé sur le versant de l'engagement de chacun qui y vient sous l'effet d'une rencontre et d'un *fulgur*. Un *imperium* pour que s'entretiennent progrès et élaboration de la psychanalyse.

LIEN SOCIAL Á L'ÉCOLE

par Marie-Hélène Brousse

Je suis allée voir le dernier film d'Haneke, « Le ruban blanc ». Je ne suis pas une fan de cet auteur, mais cette fois, c'est une réussite : esthétique à la C. Dreyer et thèse puissante. Pas celle qu'il met en avant : expliquer socio historiquement et surtout psychologiquement le nazisme. De ce côté-là, c'est approximatif et confus, voire allusif. Non, la thèse réelle du film est la suivante : le lien social est fondé sur la haine, c'est le ciment qui fait tenir la famille, le village, la province, le pays et sans doute la planète : haine des pères pour les fils, des fils pour les parents, des hommes pour les femmes, des prêtres pour leurs ouailles, des maîtres pour les serviteurs etc.... La haine est là l'habit de la jouissance. Personne n'y échappe, sauf peut-être les débiles. Et tout cela dans le respect des semblants. Haneke en fait lui-même la démonstration dans la haine pour ses personnages, jusqu'aux nourrissons.

Pourquoi évoquer cette thèse de Haneke, historiquement tout à fait convaincante par ailleurs ?

A cause des Journées bien sûr, du Journal des Journées pour être plus précis. Il s'y fait la démonstration au fil des numéros qu'un autre fondement au lien est possible. Dans l'Ecole, dans « ce lien social de plein droit, avec ses signifiants propres, valides parmi les analystes »¹ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote1sym> , lorsque le discours analytique est résolument choisi, il existe un autre fondement au lien que l'amour du père et la haine des fils: le désir. C'est vrai, cela renvoie à la première topique ; c'est vrai, c'est autant le Lacan classique que le dernier Lacan. Mais cela donne un autre allant à l'affaire. Nathalie Jaudel se demandait, nous demandait si elle avait été la seule à ressentir pendant ces dernières années la momification de l'Ecole, le terme est de moi. Non elle n'était pas la seule à ressentir cette pétrification, ce vide d'idées, de projets. Chacun a répondu comme il a pu à ce sommeil, autrement dit chacun a répondu avec son symptôme. C'est mieux que rien, me direz-vous, et personne n'a déserté, prêt à accueillir le vent Paraclét.

Haneke le montre bien : l'anonymat sied à la haine, les crimes s'accompagnent toujours de quelque dissimulation. Le désir, lui, n'est jamais anonyme, il porte toujours un nom, un nom propre, c'est ainsi qu'il est contagieux. Le JJ écrit jour après jour un nom du désir de JAM et c'est à ce titre qu'il a réveillé, non seulement l'Ecole et ses alentours, générations confondues, mais toute l'AMP.

Jean-Daniel Matet nomme les membres de son directoire et son orientation.

Nommer ce n'est certes pas tout dire, chose heureusement impossible, mais c'est la seule manière de surmonter l'incompatibilité du désir avec la parole.

Ce n'est pas pour autant une bleuette, une baguette magique de conte de fées. Même Harry Potter le sait. Le désir dérange : de celui de Freud, Lacan a pu dire qu'il grondait, qu'il interrogeait, qu'il le menait contre son gré même. Face à ce « fleuve de feu », ça grince, ça grogne, ça flemmasse, ça attend... Mais à la fin de l'envoi, ça touche. Quoi ? un petit point de réel. Vivement samedi !

1. Jacques-Alain Miller, *Semblants et sinthomes*, La Cause freudienne, n°69, Navarin éditeur. 2008.

LA “BANDE-À-MOEBIUS” REDIVIVA

par Nathalie Jaudel

Carole La Sagna avait raison de souligner dans le JJ 48 l'advenue d'une "génération forums". J'en suis issue. J'ai commencé à assister au cours de Jacques-Alain Miller en 2001, soit peu de temps avant qu'il ne sorte de sa longue réserve pour s'opposer à MM. Denis et Diatkine puis aux visées de M. Accoyer. Cette génération, qui se définit par un certain rapport à l'École bien plus que par son appartenance à une classe d'âge, a donc été portée sur les fonts baptismaux dans une atmosphère de résistance et de refus. Cela n'a pas été sans imprimer sa marque.

Jacques-Alain Miller n'a pas pour autant cessé, en parallèle, de faire porter ses efforts sur la formation des analystes, les invitant à cet « effort de poésie » et à ce « tact de l'à-propos » dont Michèle Simon se fait à juste titre l'écho, et qui sont propres à assurer l'avenir de notre pratique.

Mais pour assurer celui de son École, Lacan réclamait-il des poètes et des artistes — ou des guerriers ? Ne s'est-il pas toujours insurgé publiquement — et avec quelle indomptable pugnacité — contre les mauvais traitements qui lui étaient réservés ? Que l'on se reporte à la première leçon du *Séminaire, Livre XI*, ou à son « Discours à l'École freudienne de Paris » du 6 décembre 1962 <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote2sym> , dans lequel il vilipende « Dindon » et ses propositions malpropres de juillet 1962, ceux qui sourcillent devant la face d'expansion de son discours et qui, de l'avoir tenu sous le boisseau, se sentent un droit de priorité sur celui-ci, ceux qui, pour retrouver tous leurs droits à l'Internationale, n'ont même pas besoin de voter pour l'exclure. Trouve-t-on dans ces lignes de la pudeur, ou du courroux ? du tact, ou de la bravoure ? de la poésie, ou des imprécations ? Jacques Lacan, c'est en tout cas ainsi que je le perçois, avait une trop haute idée de lui-même, du rôle qui lui était dévolu et de la psychanalyse, pour se laisser bafouer sans mot dire. Ne nous a-t-il pas mis en garde contre la tentation de « rendre les armes devant les impasses croissantes de notre civilisation » <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote3sym> ? N'a-t-il pas, dans son admirable hommage à Freud à la fin de la « Direction de la cure » souligné que celui-ci avait « grondé [...] contre l'accaparement de la jouissance par ceux qui

accumulent sur les épaules des autres les charges du besoin ? »⁴
<mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote4sym> .

La psychanalyse est en déclin. N'en sommes nous pas en partie responsables ? N'avons-nous pas, par notre silence, notre discrétion et notre retenue, contribué à la laisser déconsidérer ? N'avons nous pas trop longtemps laissé le champ libre à ceux qui, au prétexte de peser le pour et le contre, et sous couvert de l'impartialité de l'historien, répandent dans les médias une image de Lacan et de notre pratique aussi ravalée que dégradante, moquant comme folie son « pouvoir d'illecture » faute de pouvoir l'historialiser à leur aise⁵ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote5sym> , ou calomniant ses inventions les plus radicales avec un mépris dont ses adversaires eux-mêmes n'osent pas témoigner ? Serions-nous tombés sur la tête pour ne pas s'indigner que l'on affirme que Lacan pratiquait les séances brèves par amour de l'argent ?

Chère Michèle Simon, avez-vous relu récemment la « Lettre claire comme le jour... » que vous me donnez en exemple, et celle qui l'a précédée, et celles qui l'ont suivie ? Votre mémoire, et votre goût pour la poésie, n'auraient-ils pas quelque peu gommé les aspérités du discours de celui qui se déclarait « Jacques-Alain le furieux, qui donnera des coups d'estoc et de taille jusqu'à ce qu'on lui rende raison, et à son maître Lacan ? »⁶ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote6sym> Vous souvient-il qu'il s'interrogeait en ces termes : « Quoi donc me donne l'audace de franchir les bornes mises à l'expression publique par le démon de la pudeur ? »⁷ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote7sym> — et surtout qu'il se demandait s'il pourrait nous faire jouer la partie assez bien pour que nous la gagnions avec lui⁸ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote8sym> ?

² *Ibid.*, p. 269.

³ J. Lacan, « Conférence au "Magistero" de l'Université de Rome, le 15 décembre 1967, *Scilicet*, n° 1, p. 50.

⁴ J. Lacan, « La Direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 642.

⁵ J. Lacan, « L'acte psychanalytique, compte rendu du séminaire 1967-1968 », *Autres Écrits, op.cit.*, p. 382.

⁶ « Première lettre adressée par J.-A. Miller à l'opinion éclairée », 4 septembre 2001, p. 11.

⁷ « A la mémoire de Freud – Cinquième lettre », 7 octobre 2001, p. 27.

⁸ *Ibid.*, p. 38.

UN EFFET « JACQUES A DIT »

par Alain Vaissermann

J'admire la façon par laquelle vous entraînez les foules.

Tiens, ça me rappelle le temps de la gauche prolétarienne alors que j'étais à la L C R.

Un effet « Jacques (Alain Miller) a dit.

« Mettez les bras en avant. ».

Et la foule obtempère.

J'aime l'idée qu'il y en ait au moins qui fasse objection et je le fais, vous en déplaise. Je ne peux croire que l'esprit moutonnier serait la base, du dur désir de devenir psychanalyste., à moins que nous souscrivions à une fin d'analyse qui ne relève que de l'identification.

Tout semble être bien réglé par un logiciel efficace, mais les logiciels ne savent pas prendre en compte la dimension du désir, sinon le seul facteur du hasard.

Mais non la contingence et ni le possible, et bien encore moins l'impossible en négligeant le nécessaire.

Il y a un risque majeur à nous laisser séduire par l'apparente neutralité des machines quand on sait combien elles n'inventent rien mais ne font qu'appliquer un programme qui leur a été inculqué.

Il y a lieu de craindre que "tout est possible" n'entraîne, inéluctablement, vers une dérive d'essence totalitaire. On vérifie dès aujourd'hui que ce slogan mis en tête a des effets ravageurs dans la société **a contrario**.

En aucun cas la psychanalyse ne saurait être un instrument de pouvoir ni se laisser manipuler.

Je l'affirme de façon très ferme et me battraï, bec et ongle, pour ça.

Il se peut qu'un grain de sable, une toute petite particule, grippe une machine apparemment plutôt bien huilée.

Ne serai-ce pas la dimension du désir qui se verrait ravalée ?

Je ne suis qu'un fétu de paille, et vous voudrez bien m'excuser de mon impertinence.

Bien entendu ; il est tout à fait hors de question que je me range sous toute forme de fourche caudine.

Ainsi, c'est bien volontairement que je me soustrais du système.

[Cher Vaissermann, mais non, vous n'êtes pas un « fétu de paille », quelle idée ! vous êtes un important syndicaliste, que l'Ecole de la Cause freudienne s'honore de compter parmi ses membres. Vous savez, Trotski aussi entraînait les foules, c'était le meilleur orateur du Parti avec Lénine – et le créateur de l'Armée Rouge, où il inculquait aux moujiks le sens de la discipline en fusillant le nombre qu'il fallait, ni plus, ni moins. J'ai toujours eu de la tendresse pour lui, et mes « meilleurs amis » étaient trotskistes. J'ai même été amicalement félicité par Krivine – nous manifestations ensemble – avenue de Marigny, devant l'Elysée, pour avoir déclenché un mouvement de masse au moment de l'affaire Jaubert – c'est loin ! A l'ECF, je me suis tout de même tenu à l'écart des affaires publiques un bout de temps, avant de faire ce retour sensationnel qui vous chagrine, et dont je suis, entre nous, le premier surpris. Mais vous avez raison : il n'est pas sain qu'un seul ait trop d'influence sur ses

collègues, et je me porterais volontiers candidat à l'ostracisme, si nos statuts d'utilité publique le permettaient. Mais si je dis, comme ça, que je me retire maintenant, les « ne me quitte pas ! » vont fuser, et l'on dira que je joue la coquette. Donc, que proposez-vous, cher vaisermann ? hormis me fusiller, bien sûr, auquel cas je ne voterais pas pour, tout de même.]

SABINA SPIELREIN :

UN CAS D'HYSTÉRIE PSYCHOTIQUE ?

Par Erkaterina Ostachenko

Lors de son intervention au 1er Congrès international de psychiatrie et de neurologie à Amsterdam, Carl Gustav Jung présente un cas d'*hystérie psychotique* qui, selon lui, témoigne de l'exactitude de la théorie freudienne, au moins chez certains sujets. Ce même cas est à l'origine des échanges épistolaires entre Jung et Freud.

Le jeune psychiatre, assistant à l'hôpital de Bürgholzli, y décrit le cas de sa patiente, Sabina Spielrein, en notant que Freud peut l'utiliser selon ses besoins. Dans ce compte-rendu de l'hospitalisation, présenté sur une feuille préimprimée de l'hôpital cantonal, Jung déploie les fantasmes de sa patiente.

Au moment de l'hospitalisation pour une hystérie (selon le diagnostic provisoire), elle a des tics nerveux, des accès de rire et de pleurs, elle tire sa langue, et elle a aussi des douleurs de pied et des insupportables maux de tête. Elle se sent « absolument repoussante, comme si elle était un chien ou un diable » ¹ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote9sym> . En écrivant « tchort » ² <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote10sym> » une fois ayant fini le dessin, elle a une impression que ses mains ne lui appartiennent plus. Ayant grandi dans une famille croyante, elle priait beaucoup. Quand à l'âge de 7 ans, elle commence à apprendre l'allemand, Dieu lui répond en cette langue. C'était une voix d'ange. En moment donné, elle a compris que, comme elle était quelqu'un d'extraordinaire, Dieu lui a envoyé cet ange.

Les notes de Jung concernant ces phénomènes ne sont pas très explicites. Aussitôt, comme le témoigne le dossier médical de Sabina, Jung découvre « le symptôme principal » de sa patiente: dès qu'elle voit quelqu'un humilié, elle tombe dans un état d'excitation, et elle se masturbe. Jung considère que le moment crucial de son traitement se produit quand Sabina révèle son excitation sexuelle dans la scène où son père lui donne les coups sur les fesses.

Dans sa lettre à Freud du 23 octobre 1906, Jung décrit les pratiques sexuelles de Sabina entre sa 4e et 7e année, liées à la jouissance de voir son père frapper « son frère aîné sur le postérieur nu » ³ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote11sym> . La réponse de Freud est très

précise : c'est l'auto-érotisme anal ; l'excitation anale domine dans les symptômes de sujet. Il ajoute : « Des cas comme celui-ci, reposant sur une perversion refoulée, sont particulièrement beaux à percer à jour »⁴ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote12sym> . *Trois essais sur la théorie de la sexualité* apportent encore plus d'éclairage sur ce sujet.

Invité au Congrès à Amsterdam, Jung s'appuie sur le *Fragment d'une analyse d'hystérie*, et surtout sur *Trois essais*. Il déploie la perversion infantile de Sabina, remplacée à sa 7e année par la masturbation liée à son excitation sexuelle qui accompagne la scène de la punition. Aussitôt se développe une attitude négative à l'égard de son père. À la puberté de Sabina apparaît un autre fantasme : elle n'arrive pas à voir quelqu'un qui mange sans imaginer qu'il se défèque en même temps. Ses fantasmes morbides empêchent la vie amoureuse de Sabina. Elle en ressent un profond dégoût. Jung se réfère à Freud en disant que les névrosés (lesquels il oppose aux normaux) gardent leurs investissements pervers de la libido à moment d'entrée à l'âge d'adulte. La réactivation des activités sexuelles infantiles est provoquée par l'excitation sexuelle refoulée en enfance qui n'a pas trouvé de voie de l'expression normale. A propos de ce cas, C.G.Jung affirme que l'hystérique « porte avec lui un peu de refoulement sexuel de son enfance »⁵ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote13sym> . Ce refoulement s'exprime dans l'activité fantasmatique.

Dans son article sur les hystéries crépusculaires, J.C.Maleval essaye de confronter le problème « d'une psychose hystérique » avec la clinique contemporaine. Pour lui, « si l'hystérie devient crépusculaire, c'est que l'objet s'encadre dans le trou de symbolique »⁶ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote14sym> . L'impossibilité de se séparer avec cet objet produit les envahissements hallucinatoires dans les psychoses. Contrairement à la psychose, cet objet reste localisé dans l'hystérie par l'intermédiaire de son rapport au signifiant phallique. Ce signifiant assurant pour une hystérique l'articulation des signifiants explique la plasticité des troubles de malades.

Comment est-ce que c'est possible que l'objet vienne se cristalliser à cette place du trou? Si l'objet a peut s'y retrouver en tant que séparé de $(-\varphi)$ à la fin de l'analyse, le même phénomène peut être reproduit chez les hystériques, dont l'activité fantasmatique ne se révèle plus couverte par le symptôme ou, plutôt, sinthome, mais dénudé de certaine manière ?

Il ne s'agit pas de refoulement pleinement effectué, mais, comme certains auteurs ont essayés de l'expliquer, les hallucinations visuelles et verbales des hystériques se produisent par le retour de refoulé. D'ailleurs, possible-t-il parler de refoulement effectué pleinement ou non ? Ce retour se manifeste « dans le registre d'un trouble de structure onirique »⁷ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote15sym> » insiste J.C.Maleval.

Pour Jung à l'époque de son travail avec Sabina, la distinction *dementia praecox*/hystérie devient fondamentale. Il propose à Freud d'éclaircir le concept d'hystérie ⁸ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote16sym> , il essaye aussi de donner sa propre explication, par la mise en jeu de la notion du complexe. « Dans l'hystérie, une synthèse a encore lieu entre le complexe et l'ensemble de la personnalité. [...] Dans le d.pr. les complexes s'isolent en quelque sorte »⁹ <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote17sym> . Signifiant

placé au lieu de complexe dans cette phrase, peut être sans argumentations suffisantes [10](#) <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote18sym> , permet de voir l'articulation des signifiants dans l'hystérie contrairement aux holophrases des schizophrènes.

Si Jung présente le cas de Sabina à Amsterdam, c'est aussi pour démontrer la puissance d'une interprétation psychanalytique proposée par Freud dans les cures avec des sujets hystériques. La guérison de Sabina prend de l'ampleur après l'évocation de son désir au moment de punition par son père. Progressivement les douleurs dans son pied et les maux de tête disparaissent. Elle commence à cacher son visage décomposé par la sensation de dégoût, éveillé par « la stimulation de complexe ». Elle obtient certain sentiment d'identité et laisse le testament avec la disposition d'incinérer son corps après son utilisation pour les besoins de médecine avec dédicace « J'étais un être humaine aussi. Je m'appelais Sabina Spielrein »[11](#) <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote19sym> .

Cette fortification de moi se produise à cause des interprétations faites par Jung. En mettant en œuvre ses idées de constellations des complexes dans l'hystérie il comprend la cure comme synthèse à faire entre le complexe et ensemble de la personnalité. *Durcharbeitung* de la personnalité par le complexe chez les hystériques conduit Jung à cerner l'essentiel de la fonction phallique dans les névroses. Sauf que les manifestations de maladie de Sabina ne témoignent pas de refoulement rencontré en enfance mais de la castration non résolu dans le symptôme.

La symptomatologie de Dora est très différente de celle de Sabina. Freud comprend sous le terme de refoulement, le mécanisme embrayé suite à la rencontre avec le traumatisme. Conséquences de cette rencontre se condensent dans le symptôme de sujet, il est à couvrir le trou laissé par non-existence de rapport sexuel. C'est pourquoi la résistance dans analyse démontre à quel point le sujet se défend de ce savoir. Sabina n'est pas résistante comme Dora. Ses pratiques masturbatoires abondantes au moment d'hospitalisation ne prennent pas le contre-pied de son dégoût et sa honte. Ses fantasmes dominant l'existence hors médiation de symptôme.

Le succès d'interprétations de Jung se lit dans le texte de Sabina *Contribution à la connaissance de l'âme infantile* [12](#) <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote20sym> ou elle fait le témoignage sur son enfance. Dans ce texte Sabina reconstruit son histoire à partir de sa rencontre avec la menace paternelle, dans son goût pour les recherches scientifiques elle retrouve les traces de « la curiosité quant aux choses sexuelles ». [13](#) <mhtml:{2F420B6B-4C86-47E2-95E2-EF85434F3C49}mid://00001710/#sdfootnote21sym>

L'objet de son fantasme apparaît quand même dans cette reconstruction : « Comment sommes-nous « fabriques », mon petit frère, moi-même,... ?(...)Les questions, ensuite se rapportèrent sur des objets plus accessibles, que l'on pouvait, ceux-là, « fabriquer » soi-même : comment fait-on des olives, du savon, ceci, cela ? »[14](#)

Pourquoi les hystériques deviennent-elles crépusculaires ? Pourquoi la médiation du signifiant phallique n'empêche pas certain franchissement de barrières ? Pourquoi les fantasmes des « grands hystériques » se manifestent-ils si brutalement ?

1 Sabina Spielrein : forgotten pioneer of psychoanalysis. Edited par Coline Covington, Barbara Wharton, New York, Brunner-Routledge, 2003, p.88

2 "Schort"- diable en russe.

3 Correspondance S.Freud C.G.Jung 1906-1914, p.46

4 Ibid p.47

5 The collected works of Jung. Vol.4. Freud and psychoanalysis. Princeton University Press 1989 p.19

6 J.-C.Maleval "Les hystéries crépusculaires" dans p.68

7 Ibid

8 Correspondance S.Freud C.G.Jung 1906-1914

9 Correspondance S.Freud C.G.Jung 1906-1914

10 Dans *Pour la passe* de J.-A.Miller, publié en "Delenda" (N°2 ,1980), l'auteur conteste l'opinion de ceux qui ont nommés Lacan d'« un Jung de signifiant ». Pour Lacan S1-S2 ne peut pas servir à sujet de son représentant absolu, « ce qui fixe le sujet, c'est l'objet »(p.19). Nous croyons que avec l'élaboration d'articulation des signifiants Lacan est proche de thèse de constellation des complexes de Jung , mais ce qui n'était pas déployé par Jung c'est la différence par rapport à l'objet de pulsion dans le d.pr. et dans l'hystérie. Probablement cela vient de manque d'expérience clinique avec des « petits hystéries ».

11 Sabina Spielrein: forgotten pioneer of psychoanalysis. Edited par Coline Covington, Barbara Wharton, New York, Brunner-Routledge, 2003

12 Sabina Spielrein. Entre Freud et Jung , dossier decouvert par Aldo Carotenuto et Carlo Tronbetta, Aubier, 1981, pp.109-115

13 Ibid

14 Ibid

A suivre

« C'EST PAS DE LA COUILLE ! »

par Anouchka de Médan

Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu cela. Un samedi soir, on sort entre copains dans une librairie, on ouvre deux ou trois livres de trop, on rigole, et le dimanche matin, on découvre avec horreur que l'on a accepté d'écrire « un petit truc drôle » sur des ouvrages dont on ignore absolument tout. Pourtant, ils sont là, bien réels, avec leurs titres consternants :

-« *Je parle français comme un(e) cochon(ne)* »

-« *Le Festival de la couille* »

-« *La Lamentation du prépuce* ».

« Jésus, Marie, Joseph ! » murmuré-je, en avançant une main tremblante vers le premier fascicule, le plus léger des trois, « c'est la dernière fois que je sors en librairie ».

« *Je parle français comme un(e) cochon(ne)* », une fois parcouru (un quart d'heure en prenant bien son temps), s'avère en fait gentillet. Une sorte de méthode Assimil pour... ? mais pour qui donc ?! Pour nos élites, nous avertissent les auteurs, censées ne pratiquer qu'une langue artificielle et convenue, afin de les débarrasser de cette langue de bois, et de les faire accéder à « de véritables échanges démocratiques ». Il y va de la cohésion nationale. Diable ! c'est une affaire sérieuse. Cependant, nos élites ne semblent pas avoir attendu cette publication pour pratiquer « l'échange démocratique ». Lorsque la plus haute autorité de l'Etat se fend d'un « Casse-toi pauvre con », n'est-il pas en phase avec le style « simple, honnête, direct et accessible à tous » prôné par l'opuscule ? Un seul extrait nous tiendra lieu de conclusion : « C'est de la couille. Traduction : C'est sans intérêt ».

Enchaînons. « *Le Festival de la couille, et autres histoires vraies* ». Derrière ce titre éminemment racoleur (grâce auquel il fut déposé en mes innocentes mains), on découvre un recueil d'articles publiés par Chuck Palahniuk, auteur révélé par le roman *Fight Club*, qui se penche ici sur quelques spécimens un peu déjantés de l'Amérique profonde. Le titre original, *Stranger than fiction*, reflète bien mieux l'enjeu du livre : une galerie de portrait de groupes ou en solitaire, nous montrant des héros de l'absurde. Cela débute par une plongée dans un bled obscur du Montana dont la seule attraction est une foire du sexe ayant lieu une fois par an, « Testy Festy ». Des gens normaux comme vous et moi envahissent alors les rues de la ville pour de folles bacchanales, tandis que quelques chrétiens égarés se rincent l'œil en hurlant au démon. Touche américaine de ces fêtes dionysiaques, ce n'est pas le vin, mais la bière qui coule à flots et on ne repart pas sans avoir fait le queue à la boutique de souvenirs. Pendant ce temps, d'autres illuminés construisent eux-mêmes leurs fantastiques château-forts en béton ou bien organisent des tournois au cours desquels s'affrontent sur leur rutilantes moissonneuses-batteuses les chevaliers des temps modernes.

J'ai particulièrement savouré l'article intitulé « Vous êtes ici » : dans la salle de bal de l'Airport Sheraton Hotel, des écrivains amateurs attendent en tremblant leur tour pour un speed-dating (7 minutes) qui les propulsera peut-être vers la gloire, pour peu que leur histoire lamentable puisse être convertie en téléfilm. Chacun y a mis ses tripes. « Ce n'est plus Dieu qui attend de vous juger, c'est le marché du show-biz. ». Palahniuk convoque alors Heidegger : « les êtres humains ont tendance à voir le monde comme une réserve permanente de matériel dont il faut tirer profit. Un stock à transformer pour lui donner une valeur ajoutée.(...)Il nomme cet univers de ressources naturelles brutes *Bestand*. Il semble inévitable que ceux qui n'ont pas accès aux puits de pétrole et aux mines de diamant se rabattent sur le seul stock vraiment à leur portée- leur propre existence. Notre propriété intellectuelle, nos idées, les aventures de notre vie, notre expérience constituent de plus en plus le *Bestand* de notre époque. ». Ou encore le *Bestand* des Journées de l'Ecole ? Quoi qu'il en soit, j'ai eu la joie de découvrir un auteur. Moralité, le paradis est pavé de mauvaises intentions...

Ce que confirme largement « *La Lamentation du prépuce* », livre véritablement hilarant, que je me permets de recommander à tous ceux qui seraient sur le point d'entamer une petite dépression saisonnière. Comment survivre à une éducation juive strictement orthodoxe, agrémentée de solides névroses familiales ? Ici encore, on se retrouve chez les déjantés, sauf que ceux-là ont l'avantage de pouvoir revendiquer six mille ans de tradition. Très vite, Shalom entre en transgression, ne serait-ce que pour vérifier s'il n'y a pas là moyen de se débarrasser de son alcoolique de père car « les sages disent que la Torah dit que jusqu'à ses treize ans accomplis, tous les péchés d'un fils retombent sur la tête de son père . » Ce père violent et colérique n'est finalement qu'une pâle réplique du Tout Puissant, de loin, le plus Cinglé de la bande, le plus Pervers aussi. Il semble ne disposer de son éternité que pour inventer divers moyens d'emm... les hommes en général, et tout particulièrement son peuple élu.

Le narrateur se voit donc réduit à vivre dans la terreur, à imaginer à chaque instant ce que le Grand Salaud va inventer pour le châtier. « Pas moyen de m'en débarrasser. J'ai lu Spinoza, j'ai lu Nietzsche, j'ai lu le *National Lampoon*. Rien n'y fait. Je vis avec Lui chaque jour et regardez. Il est toujours furieux, toujours assoiffé de vengeance, toujours – éternellement – en pétard . » Victime de violences théologiques diagnostique sa douce compagne agnostique. Et dans son infinie scélératesse, c'est un fils que Dieu leur envoie. Abraham levant son couteau sur Isaac eut sûrement moins d'états d'âme que le pauvre Shalom se demandant s'il devra ou non sacrifier le prépuce de sa progéniture à venir. Le talent de Shalom Auslander consiste à nous faire mourir de rire en abordant ces angoissantes questions d'identité. Un arrière plan très sombre pour des paroxysmes de dérision salvatrice.

Finalement, après un réveil difficile, Chuck Palahniuk et Shalom Auslander auront eu raison de mes résolutions. Samedi soir, il n'est pas impossible que je ressorte en librairie, si possible, avec la mauvaise compagnie qui s'impose dans ces lieux de perdition.

EDITORIAL DE LA VV n° 10

par Éric Laurent

Nous avons reçus les textes définitifs pour les Journées de Valencia. Il y aura 51 communications. Il faut maintenant élaborer le programme à toute Vitesse. Inspirons nous du grand modèle (2000 personnes) des Journées de l'ECF. Une plénière réunira d'abord trois voix singulières de l'ELP. Nous aurons ensuite à répartir 48 exposés en 24 paires significatives. Nous les écouterons dans trois salles multiples, en 8 séquences d'une heure, le samedi après midi et dimanche matin. La répartition des 24 paires dans les salles sera tirée au sort. Les salles auront un nom. L'un d'entre eux devrait être celui de Claude Lévi-Strauss, mort aujourd'hui. Un autre Baltazar Gracian. Un troisième Teresa de Avila. Les 24 paires seront élaborées par la commission d'organisation. Elles seront publiées dans la VVV n°11 de vendredi, à la veille des journées ECF. Il faudra ensuite désigner 24 présidents de séance. Ils seront connus dans la VV n°12, le mercredi 11 novembre, jour férié en France, mais pas en Espagne.

En fin de matinée, au sens espagnol de l'horaire, le dimanche , retour en plenièrè pour écouter les AE européens invités. Nous terminerons par une conférence où nous parlerons d'avenir. Bref, de bonnes journées rythmées. Elles seront au diapason des meilleures conversations de l'ELP. Aurons nous besoin d'une VVV n° 13 avant les journées? Pour les superstitieux, les faux-athées, il y aurait une conjoncture originale avec le 13 du vendredi 13. Comme nous sommes supersérieux et pas superstitieux, nous verrons s'il ne faut pas simplement se contenter de publier le programme des journées. Le vendredi 13 au soir, la surprise à Valence sera la conférence de Leonardo Gorostiza.

Il y aura aussi l'assemblée des membres de l'Ecole. Elle se prépare dans la VV. Il faut lire les réflexions et anticipations de Hebe Tizio, Miquel Bassols et Carmen Cuniat. J'ai choisi pour titre de leurs réflexions une série: ELP 2?, CPCT 2?, Nosotros 2? Il faut aussi lire les comptes rendus des réunions de trois communautés de l'ELP. La petite Castilla-Leon et les deux monstres de Madrid et Catalunya. La reunión de Castilla -Leon s'est faite en deux temps, et le deuxième temps est atypique. Les membres ELP et la Présidente se sont dits tout ce qu'ils avaient à se dire, et des malentendus se sont éclaircis. Il resterait à pouvoir parler des mêmes choses devant toute la communauté. Cela viendra. Les réunions de Madrid et Barcelone aussi vont se faire en deux temps. Nous avons les comptes rendus d'une première reunion et ce soir, à l'heure où je boucle l'éditorial de la VV , va se tenir, en même temps, le second temps des réunions où il semble que l'on commence à l'ouvrir; On ne se réunit plus pour entendre des comptes-rendus de gestion abrutissants. Même les comptes-rendus de gestion arrivent à transmettre quelque chose du désir en jeu.

Le déchiffrement des solitudes se poursuit avec trois textes d'Antoni Vicens, Emilio Faire et Carmen Garrido. Antoni Vicens explore, avec la subtilité que nous lui connaissons, l'étrange solitude du "Portrait de l'Artiste". Il nous fait mieux entendre le ressort du tournant de l'oeuvre et de la vie de Stephen. Le titre qu'il a choisi, et que j'ai conservé, résonne avec l'articulation délicate de son propos. Il le subvertit. Les deux autres textes explorent deux autres facettes de la solitude. Celle qui n'est pas sans la pratique et celle qui n'est pas sans l'Ecole. En fait les deux se nouent et Carmen Garrido et Emilio Faire dialoguent.

Enfin, Dans un message final Blanca Sanchez nous dit combien elle regrette, bien qu'elle soit membre d'une instance, de ne pas avoir répondu à l'appel de la VV. Elle nous le dit très bien, en rappelant comment Duke Ellington a composé "Solitude".

A vendredi pour la suite du programme.

Le 3 novembre, 20:00